

La protestation d'Aaron Bushnellⁱ

Depuis l'attaque terroriste du Hamas le 7 octobre dernier, l'armée israélienne s'est engagée dans une destruction systématique de milliers de corps dans la bande de Gaza. Face à l'horreur de l'attaque terroriste d'abord, de la riposte israélienne ensuite, de nombreux citoyens, intellectuels, experts ou non-experts se sont exprimés dans les colonnes de grands journaux, sur des plateaux de télévision ou dans de multiples fils de réseaux sociaux. J'ai relayé parfois certaines publications, j'ai signé une carte blanche d'universitaires belges, j'ai lu et écouté des journalistes qui tentaient de rendre compte de la situation sous les bombes et les flammes. Face à l'horreur, j'ai dû faire le constat de mon impuissance, mais aussi de mon incapacité à la consoler par les moyens dérisoires de l'information, des tribunes ou des procédures pénales. Tout le monde sait ce qui est en train de se passer. Mais personne ne peut y mettre fin. Ce n'est sans doute pas une des moindres réussites de la violence militaire que de faire comprendre à celles et ceux qui veulent encore informer ou dénoncer et modifier une situation insupportable, que la révolte devant les faits, l'indignation face au cynisme, et la nausée suscitée par l'horreur de corps mutilés et carbonisés, n'auront aucun impact sur des ordres qui anéantissent des milliers de personnes.

Ce dimanche 25 février, Aaron Bushnell, un soldat américain de 26 ans, s'est immolé par le feu devant l'ambassade d'Israël à Washington. Quelques secondes avant cet acte qui va lui coûter la vie, il s'est justifié de son geste en invoquant son refus d'être complice des atrocités commises à l'encontre du peuple palestinien. Des enquêteurs et des experts révéleront, pour délégitimer son geste de protestation, quelles étaient les motivations pathologiques du jeune soldat. D'autres commentateurs ne manqueront pas de réduire la violence auto-infligée à la seule reprise paradoxale d'une violence qu'il prétendait dénoncer. Pour l'heure, je voudrais m'en tenir à ce qui reste de son geste, c'est-à-dire à la représentation médiatique qu'il a décidé d'en livrer lui-même.

Toutes les versions de sa vidéo qui sont restées accessibles sur les plateformes commencent de la même façon. Aaron Bushnell marche vers le lieu de son action en se filmant. Il établit une comparaison froide : la violence qu'il va s'auto-infliger n'est rien si elle est mesurée à ce que subit le peuple palestinien. Son suicide public dans d'atroces souffrances est donc tout à la fois une réaction à la souffrance des gazaouis et une réaffirmation de l'impuissance de quelqu'un qui ne peut plus supporter ce que l'on inflige à autrui, même en en prenant une part sur lui. Son acte n'est donc pas seulement sacrificiel ou expiatoire ; il est aussi marqué d'une profonde lucidité quant à l'échec auquel sa protestation est nécessairement toujours déjà condamnée.

Arrivé sur le lieu de son action, Aaron Bushnell prend le temps de déposer son téléphone pour que celui-ci diffuse son corps brûlant en direct. Il choisit un cadre. On le voit se positionner, s'asperger d'un liquide, avant d'essayer pendant quelques secondes d'allumer son briquet. Ensuite, la plupart des sites qui hébergent ces images relèguent le jeune homme au hors-champ à la faveur d'une ellipse doublée d'un recadrage. Depuis le bord de son image déjà modifiée, Bushnell brûle et hurle trois fois « Free Palestine ! ». Le hors-champ délocalise l'horreur vers l'imagination du spectateur, et il préserve un public qui ne peut pas voir à quoi ressemble un corps vivant qui brûle. À cet égard, l'invisibilisation à laquelle s'expose inévitablement le corps d'Aaron Bushnell dès la fin du direct,

révèle ce que nos commentaires de la situation à Gaza ne peuvent montrer : des corps qui brûlent. Mais ce recadrage met aussi en évidence les gestes de deux autres personnes. Pendant qu'un policier tente de sauver le soldat à l'aide d'un extincteur, un officier le tient en joue. L'éviction prévisible du corps d'Aaron Bushnell par les diffuseurs en ligne attire donc notre attention sur ce second geste. Face à un corps déjà mort dans ses réponses psychomotrices – la version intégrale de la vidéo révèle plus clairement encore que le jeune homme était, depuis plusieurs secondes déjà, en incapacité d'agir –, certains se tiennent encore prêts à appuyer sur la gâchette.

Aaron Bushnell n'a pas essayé d'agir sur la situation. Il ne s'est pas abandonné à la naïveté de croire qu'il pouvait, seul ou avec d'autres, changer le cours des atrocités commises quotidiennement dans la bande de Gaza. Il n'a sans doute pas espéré non plus que l'image de son corps brûlant puisse se substituer, au-delà du seul temps du direct, aux images de l'horreur qui n'ont plus d'effet sur la situation. Mais il a tenté de transformer sa propre révolte et son impuissance face à la complicité de son armée. Il a tenté de changer son rapport à la situation, parce qu'il ne le supportait plus. Il a décidé, dans un geste autodestructeur, de dépasser son impuissance en agissant physiquement et médiatiquement sur la seule chose qu'il avait encore à sa disposition, le seul corps sur lequel il pouvait encore agir, le sien. Le geste d'Aaron Bushnell se distingue ainsi radicalement de toutes les formes de violence contre lesquelles il proteste. Non seulement l'invisibilisation de sa propre souffrance a révélé un autre geste qui nous rappelle qu'au nom de la sécurité, certains s'apprêtent encore à exécuter des corps déjà morts. Mais face à l'invisibilisation de la violence qui frappe le peuple palestinien, Aaron Bushnell a aussi fait de son impuissance un acte de protestation.

Jeremy Hamers
Université de Liège

ⁱ Ce texte, paru d'abord dans *La Libre Belgique* du 11 mars 2024 (141/71, p. 30-31), doit beaucoup au travail de Grégory Cormann et à notre travail commun sur différentes formes radicales de protestation politique, dont on trouvera quelques traces notamment dans : G. Cormann & J. Hamers, « 'Ce qu'il est con...' Sartre, Baader et la grève de la faim », *Les Temps Modernes*, n°667, *Lecteurs de Sartre*, janvier-mars 2012, p. 31-59 ; G. Cormann, « La radicalité politique au bout du travail : du suicide des ouvriers au suicide en série des employés », *Quaderni*, n°84, *La radicalité ouvrière en Europe. Acteurs, pratiques, discours* (dir. G. Geuens & J. Hamers), printemps 2014, p. 73-83 ; G. Cormann & J. Hamers, « Ecrire l'amok. L'essayiste, le perdant radical et la haine de soi », in E. Bertho, C. Brun, X. Garnier (dir.), *Figurer le terroriste. La littérature au défi*, Paris, Karthala, 2021, p. 111-143. Ce texte doit aussi son existence à Fanny Pluymers qui m'a encouragé à essayer de faire encore sens des mots.